



Genesis

Manuscrits – Recherche – Invention

36 | 2013

Proust, 1913

Renaissances proustiennes

Antoine Compagnon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1132>

DOI : 10.4000/genesis.1132

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2013

Pagination : 15-24

ISBN : 978-2-84050-893-9

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Antoine Compagnon, « Renaissance proustiennes », *Genesis* [En ligne], 36 | 2013, mis en ligne le 08 juillet 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1132> ; DOI : 10.4000/genesis.1132

Tous droits réservés

Renaissances proustiennes

Antoine Compagnon

Au moment d'aborder une autre année Proust, la question brûle les lèvres : qu'écrire encore, que dire de nouveau après un siècle que *Du côté de chez Swann* a été publié chez Grasset, et lu, étudié, commenté, critiqué par plusieurs générations d'amateurs et de spécialistes, aussi savants et perspicaces les uns que les autres ? Tout n'a-t-il pas été dit ? Des tonnes de livres, d'articles, de thèses sur l'écrivain et son œuvre s'alignent sur les rayons des bibliothèques et s'entassent désormais dans les archives numériques. La bibliographie est prodigieuse, immaîtrisable ; elle s'empile dans d'innombrables langues ; elle allonge à une vitesse galopante. Suivant la *Revue d'histoire littéraire de la France*, nous en sommes à deux cent soixante-sept publications consacrées à Proust en 2010, plus que pour tout autre écrivain français.

Les professeurs ont l'habitude de mettre en garde leurs étudiants quand ceux-ci expriment ingénument le souhait d'écrire une thèse sur Proust : « Qu'aurez-vous à dire de nouveau ? », demandent-ils. « Ce sera nouveau, puisque je n'ai pas encore parlé de Proust », répliquent les plus intrépides. Mais la probabilité pour que ce ne soit pas nouveau paraît au contraire d'autant plus élevée qu'ils n'ont encore rien écrit sur Proust et que jamais ils n'épuiseront la bibliographie, comme Péguy rappelait avec insistance que l'érudition lansonnienne l'exigeait. Dans ces conditions, ne vaudrait-il pas mieux se taire ? Ne serait-il pas judicieux d'imposer un moratoire, d'éviter Proust, de consacrer sa vie à un auteur mineur, délaissé par les lecteurs, les professeurs, les chercheurs, à une gloire locale pour académie de province ?

De fait, tout au contraire, il semble que le moment soit particulièrement opportun pour que de jeunes ambitieux se lancent dans les études proustiennes, car celles-ci ont connu un nouveau départ durant les dernières années, disons, au cours de la dernière décennie. Nombre de thèses soutenues récemment ont été particulièrement fructueuses. Longtemps, les nouvelles éditions d'*À la recherche du temps perdu*, publiées à la fin des années quatre-vingt, lors de la chute de l'œuvre dans le domaine public, semblent avoir effarouché les candidats. Elles n'ont pas eu le même effet d'entraînement sur la recherche que les publications des années cinquante, *Jean Santeuil* et *Contre Sainte-Beuve*, procurés par Bernard de Fallois, puis l'édition de la « Bibliothèque de la Pléiade » de Pierre Clarac et André Ferré. Coïncidant avec la disparition des témoins et l'épuisement des souvenirs, ces éditions avaient véritablement promu la recherche proustienne en mettant à la disposition de tous à la fois le texte correctement établi du grand roman et ses prolégomènes essentiels, en lui donnant une profondeur, une épaisseur, une histoire insoupçonnée jusque-là, quand on le réduisait au bavardage irrépressible d'un conversationnaliste génial.

Or, les abondantes publications d'avant-textes, d'esquisses et de brouillons des années quatre-vingt n'ont pas d'abord donné lieu à autant de travaux originaux, peut-être parce qu'elles ont fait peur. Elles ont en effet suggéré que l'on ne pouvait plus travailler sur l'œuvre de Proust sans commencer par lire sinon toute la bibliographie, du moins presque tous les manuscrits, par se plonger dans leur masse, par s'y enfoncer, au risque de ne jamais remonter à la surface, et la tâche a dû paraître inhumaine à beaucoup de prétendants. Avait-on encore le droit, était-il encore légitime ou défendable d'aborder Proust sans sacrifier à la génétique – sans se sacrifier sur l'autel de la génétique ? Quelques chercheurs isolés ont poursuivi des travaux traditionnels, ils ont filé la veine de la critique thématique ou phénoménologique, mais en douce, sans faire de bruit. D'autres, non sans panache, se sont fait un point d'honneur d'ignorer toute contribution des manuscrits à la connaissance de l'œuvre et ils ont concentré, par exemple, leurs analyses autour de la correspondance de l'écrivain, à la jonction de la vie et du roman. À l'opposé, la superbe école japonaise, encline au sacrifice de soi, n'a pas hésité à se vouer quasi exclusivement aux manuscrits, les éditant avec scrupule, les indexant, après s'être dévotement abîmé les yeux sur des microfilms grisonnants. Il est vrai que, peu à peu, le paysage s'est éclairé, avec la mise à la disposition des chercheurs des cahiers numérisés sur Gallica, les archives numériques de la Bibliothèque nationale de France.

Après un temps de latence assez prolongé, on peut donc avancer que le moment est mûr pour remettre en chantier la recherche sur Proust, en tenant compte de l'apport de l'immense fonds des manuscrits, des dactylographies et des épreuves, mais sans se limiter à leur transcription, celle-ci ayant été elle-même reprise sur des bases nouvelles et audacieuses dans l'édition diplomatique des soixante-quinze cahiers de brouillon de la BnF.

Quels sont alors les lieux principaux du renouveau des études proustiennes en ce début du XXI^e siècle ? Il ne s'agit plus, à mon sens, de faire la théorie du roman ou de s'en servir pour élaborer une narratologie, comme cela a été abondamment pratiqué depuis les années soixante-dix, ni d'utiliser l'œuvre pour une enquête psychologique, psychanalytique ou sociologique, comme nous en disposons de nombreux exemples vite démodés. C'est en revanche l'approche historique ou contextuelle de l'œuvre qui a été radicalement mise à jour, au sens large, celui de l'histoire culturelle qui s'est elle-même beaucoup développée dans les études sur les littératures et les arts des XIX^e et XX^e siècles. L'histoire culturelle, parfois étroitement positiviste, mais aussi courageusement critique, a permis de rejoindre les méthodes de la génétique et de l'intertextualité. Il n'est pas question de décréter ici un palmarès, d'indiquer, parmi toutes les thèses soutenues et les livres publiés depuis une décennie, celles et ceux qui répondent le mieux à ce programme, mais on reconnaîtra sans peine, sous cette étiquette, quelques travaux remarquables combinant érudition et interprétation, pour aboutir à une meilleure connaissance de l'œuvre, à la fois de son histoire et de sa signification.

Nous ne connaissons pas bien – en tout cas, pas assez bien – le contexte culturel de l'apparition de l'œuvre de Proust. À chaque fois que nous nous penchons sur une page difficile, que nous tentons de percer les secrets d'une allusion, nous nous rendons compte des immenses recherches qui seraient indispensables pour atteindre la signification, directe ou indirecte, d'un mot, d'un adjectif, d'une expression, d'une phrase. Comme il m'est arrivé de le recommander un peu naïvement, il faudrait lire toute la presse contemporaine, se pénétrer

intimement de cet air du temps qui souffle entre les lignes de la *Recherche du temps perdu*, pour avoir quelque chose de vraiment nouveau et pertinent à dire du roman de Proust. Certains chercheurs ont pris ce conseil à la lettre et n'ont pas hésité à dépouiller tous les quotidiens que Proust a pu lire durant l'affaire Dreyfus ou la Grande Guerre. La tâche, d'apparence titanesque, a toutefois été facilitée, là aussi, par la numérisation d'une bonne partie de la presse de l'époque sur Gallica.

La nécessité d'ouvrir l'enquête intertextuelle à l'ensemble de la culture contemporaine de Proust, alors qu'elle avait été le plus souvent limitée à la haute culture, littéraire, musicale ou plastique, cette évidence s'était imposée à moi lors de l'annotation de *Sodome et Gomorrhe*, il y a une trentaine d'années, et à de nombreuses occasions depuis cette première expérience qui m'avait montré combien la convergence des approches génétique et intertextuelle pouvait être profitable. J'ai souvent soutenu l'idée que la *Recherche du temps perdu*, peut-être comme tout grand roman, constituait la mémoire, la vraie mémoire d'une culture. Tout y est, pour qui se donne la peine de chercher. Le roman de Proust est la somme intégrale de la culture au tournant des XIX^e et XX^e siècles, un lieu de mémoire, et c'est en en parlant comme tel, au terme de la campagne d'édition des années quatre-vingt, pour *Les Lieux de mémoire* de Pierre Nora, que m'est venue cette conviction.

Un second domaine dans lequel les recherches proustiennes ont été très riches durant la période récente a été celui de l'éthique, ou de la philosophie morale, remise au goût du jour, dans les pays de langue anglaise, puis en France, par l'analyse des grands romans qui ont formé les adolescents au cours des deux derniers siècles. On a pu parler d'un « tournant éthique » des études littéraires, au cours des années quatre-vingt-dix, après une génération d'absence ou de disqualification depuis les années soixante ou soixante-dix. La morale ayant été identifiée à l'ancienne critique, reproduisant des normes implicites et des interdits bourgeois, la nouvelle critique l'avait bannie. La critique éthique aurait été nécessairement idéologique, moins morale que moraliste ou moralisatrice, aliénante et aliénée. Une génération a donc été élevée, dressée contre la lecture éthique de la littérature, contre une vision de la littérature occidentale comme création et transmission de valeurs, conception commune depuis Aristote, qui rattachait la fonction de la littérature à son sens moral. La portée ou valeur morale de la littérature était censée relever d'une tradition dont il était urgent de se débarrasser : l'idée humaniste, perpétuée jusqu'au milieu du XX^e siècle, qu'on vivait mieux avec la littérature.

La fonction éthique de la littérature a ainsi été déniée, traitée d'illusion éthique, auprès des autres illusions, biographique, référentielle ou expressive, par la plupart des théoriciens de la littérature, plus platoniciens en cela qu'aristotéliens, ou réduisant la *Poétique* d'Aristote à un examen de la forme, et se méfiant des arts, lesquels rendent plus émotionnels, non moins émotionnels, les condamnant comme des manipulations. La résolution cathartique était identifiée à un dispositif bourgeois, par exemple dans la descendance brechtienne. Or, ce sont les romans qui nous ont initiés aux cas de conscience qui nous ont appris à vivre, et c'est ainsi qu'*À la recherche du temps perdu* a commencé d'être relu, d'abord par des philosophes, ensuite par des littéraires. Je m'abstiendrai là aussi de donner des titres, mais chacun les a en tête.

Durant mes deux premières années de cours au Collège de France, ce sont ces deux avenues que j'ai successivement empruntées, sous les titres « Proust, mémoire de la littéra-

ture » en 2006, puis « Morales de Proust » en 2007, parce qu'elles me semblaient les plus fécondes, permettant de relire autrement des passages familiers, d'enrichir leur signification. Au moment du centenaire de *Du côté de chez Swann*, là réside encore la nouveauté.

*

De nombreux passages pourraient illustrer cette double conception du roman – culturelle et éthique – mise en avant par de nombreux travaux récents, mais une page me semble particulièrement emblématique. En abyme dans le livre, elle engage à la fois son épaisseur mémorielle et sa portée morale.

M. de Norpois a été invité à dîner chez les parents du héros, au début d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, et le héros lui a confié son admiration pour Gilberte et Mme Swann ; l'ambassadeur, par politesse mondaine et vraisemblablement sans y penser, s'est offert pour parler du jeune homme chez les Swann, ce qui a suscité chez le héros l'ébauche d'un geste inconsidéré de reconnaissance et même de tendresse : « [...] j'eus peine à me retenir de ne pas embrasser ses douces mains blanches et fripées ». Ce mouvement infime du corps a été aussitôt retenu, suspendu avant d'être accompli, et pour ainsi dire repris, si bien, précise le narrateur, « que je me crus seul à [l']avoir remarqué » (I, p. 468). Cependant l'ambassadeur, rebuté par l'enthousiasme, excessif à ses yeux, donc malséant, du héros pour les Swann, ne fera rien de ce qu'il avait promis ; il ne parlera pas de lui chez eux ; et le narrateur en apprendra les raisons des années plus tard seulement.

Il s'agit là d'un incident minuscule dans l'intrigue romanesque et d'abord dans la vie du monde, indigne de la mémoire des hommes. Sa portée existentielle, éthique n'en est pas moins importante, car cette petite mésaventure dit quelque chose des rapports que nous entretenons avec les autres, rapports que nous ne maîtrisons pas. Il y a de nombreux passages de ce genre dans le roman, mais celui-ci est très suggestif de la complication des relations humaines et de la manière dont un roman les explore :

Il est difficile en effet à chacun de nous de calculer exactement à quelle échelle ses paroles ou ses mouvements apparaissent à autrui ; par peur de nous exagérer notre importance et en grandissant dans des proportions énormes le champ sur lequel sont obligés de s'étendre les souvenirs des autres au cours de leur vie, nous nous imaginons que les parties accessoires de notre discours, de nos attitudes, pénètrent à peine dans la conscience, à plus forte raison ne demeurent pas dans la mémoire de ceux avec qui nous causons. C'est d'ailleurs à une supposition de ce genre qu'obéissent les criminels quand ils retouchent après coup un mot qu'ils ont dit et duquel ils pensent qu'on ne pourra confronter cette variante à aucune autre version (I, p. 468-469).

Le narrateur s'interroge sur la nature – l'étendue, la profondeur – de notre existence dans la conscience d'autrui. Par timidité, pudeur, humilité, il pense – nous pensons – n'avoir pas grande importance aux yeux des autres ; ainsi, le jeune homme se juge insignifiant en face de l'ambassadeur. Nous imaginons que les autres ne nous voient guère, qu'ils s'aperçoivent à peine de notre existence lorsque nous la manifestons volontairement, et encore moins quand elle échappe à notre intention ; nous comptons donc sur eux pour ne pas remarquer nos bévues, nos impairs, nos gaffes, ou pour les oublier aussitôt, autant et même plus que tout le reste.

Or, bien entendu, c'est tout le contraire qui a lieu. Entre le vieil ambassadeur, l'homme en vue, et le jeune garçon manquant de tout titre de reconnaissance, la disproportion est telle que, en la circonstance, le narrateur fait confiance à M. de Norpois pour ne garder aucun souvenir de l'incident, mais pour se rappeler qu'il a promis de toucher un mot sur son compte chez les Swann. Le criminel, quand il croit qu'on ne pourra pas recouper son témoignage, se fait des illusions sur les prodiges de l'attention et de la mémoire humaine, car tout a des chances de se conserver. Suivant la conception de la mémoire romanesque qui est celle de Proust, rien ne se perd : « Mais il est bien possible que, même en ce qui concerne la vie millénaire de l'humanité, la philosophie du feuilletoniste selon laquelle tout est promis à l'oubli soit moins vraie qu'une philosophie contraire qui prédirait la conservation de toutes choses » (I, p. 469). À la vérité, on trouverait peu de réflexions aussi importantes dans la *Recherche du temps perdu* sur le fonctionnement de la mémoire, à la fois individuelle et collective, car Proust les assimile, faisant lui-même le pont entre histoire culturelle et éthique. Il oppose ainsi à la philosophie mondaine de l'oubli, de l'insignifiance des choses du monde, une philosophie de la mémoire exhaustive, sans doute plus inquiétante, mais aussi plus riche :

Dans le même journal où le moraliste du « Premier Paris », nous dit d'un événement, d'un chef-d'œuvre, à plus forte raison d'une chanteuse qui eut « son heure de célébrité » : « Qui se souviendra de tout cela dans dix ans ? », à la troisième page, le compte rendu de l'Académie des inscriptions ne parle-t-il pas souvent d'un fait par lui-même moins important, d'un poème de peu de valeur, qui date de l'époque des Pharaons et qu'on connaît encore intégralement ? (I, p. 469).

Les philologues les plus savants méprisent les distractions de leurs contemporains, s'isolent dans leurs études, fuient le monde dans les bibliothèques, mais se rendent-ils compte que la noble matière de leurs travaux est souvent faite de l'écume des jours des civilisations disparues ? Ainsi, ils recueillent précieusement les traces de la vie quotidienne d'un passé auxquelles ils n'accorderaient pas le moindre regard s'ils les rencontraient aujourd'hui. Par ce renversement de perspective, Proust justifie sans doute la démarche de son roman, peut-être de tout roman, métamorphosant la petite histoire en épopée.

L'ambassadeur n'a donc pas soufflé un mot au sujet du héros chez les Swann ; il s'en est bien gardé, et le narrateur en apprendra les raisons bien plus tard, tout à fait par hasard :

Pourtant quelques années plus tard, dans une maison où M. de Norpois, qui s'y trouvait en visite, me semblait le plus solide appui que j'y puisse rencontrer, parce qu'il était ami de mon père, indulgent, porté à nous vouloir du bien à tous, d'ailleurs habitué par sa profession et ses origines à la discrétion, quand, une fois l'ambassadeur parti, on me raconta qu'il avait fait allusion à une soirée d'autrefois dans laquelle il avait « vu le moment où j'allais lui baiser les mains », je ne rougis pas seulement jusqu'aux oreilles, je fus stupéfait d'apprendre qu'étaient si différentes de ce que j'aurais cru, non seulement la façon dont M. de Norpois parlait de moi, mais encore la composition de ses souvenirs (I, p. 469).

La scène est importante d'un point de vue moral : le narrateur est brutalement, sans préparation, confronté à l'image de lui-même qui existe dans le monde en son absence, à la manière dont on parle de lui quand il n'est pas là, comme s'il était soudain mis en présence de son double, comme s'il rencontrait son image à l'improviste. D'autres situations de cette nature sont examinées à plusieurs reprises dans le roman et intéressent Proust, parce

qu'elles révèlent des secrets, ménagent des ouvertures imprévues sur notre statut existentiel dans la conscience d'autrui. Un de ces moments qui dépaysent a lieu lorsque le héros revient de Doncières pour voir sa grand-mère et qu'il la surprend dans le salon, en train de lire, alors qu'elle ne sait pas encore le retour de son petit-fils. Une belle parenthèse tente de capter la rareté d'une telle occasion : « – par ce privilège qui ne dure pas et où nous avons, pendant le court instant du retour, la faculté d'assister brusquement à notre propre absence – » (II, p. 438). Proust ne désigne nulle part aussi nettement ce fantasme du narrateur, « assister à sa propre absence », mais n'est-ce pas l'une des plus hautes ambitions de son roman ?

Ici, il transpose aussitôt ce fantasme du plan existentiel ou éthique au plan historique et culturel : « Ce “potin” m'éclaira sur les proportions inattendues de distraction et de présence d'esprit, de mémoire et d'oubli dont est fait l'esprit humain ; et je fus aussi merveilleusement surpris que le jour où je lus pour la première fois, dans un livre de Maspero, qu'on savait exactement la liste des chasseurs qu'Assourbanipal invitait à ses battues, dix siècles avant Jésus-Christ » (I, p. 469). L'analogie établie par Proust entre le commérage, en tant que révélateur du fonctionnement des relations entre les hommes, et l'archéologie, constitue encore un encouragement à croiser éthique et histoire culturelle dans l'approche de son œuvre.

Le narrateur se souvient ici d'un livre familial de l'égyptologue Gaston Maspero (1846-1916), un manuel scolaire répandu, *Lectures historiques. Histoire ancienne, Égypte, Assyrie. Au temps de Ramsès et d'Assourbanipal. Pour la classe de sixième*. Dans cet ouvrage, qui connut de nombreuses réimpressions après sa première édition chez Hachette en 1890, tout un chapitre est en effet dédié à « La chasse royale » en Assyrie, au sixième siècle avant Jésus-Christ, et non au dixième siècle. Comme invités d'Assourbanipal, Maspero donne les noms d'Oummanigâsh, Oummanappa, Tammaritou, Koudourrou et Parrou (p. 268). C'est à eux que Proust songe, sans nécessairement retourner au livre.

Dans une lettre de décembre 1906, il remerciait Marie Nordlinger de lui avoir « renvoyé ce petit livre de classe ». Selon le témoignage de la destinataire, recueilli par Philip Kolb, il s'agissait de l'ouvrage de Maspero (*Corr.*, t. VI, p. 308), qui aurait donc été en possession de Proust à l'époque de la composition de la *Recherche du temps perdu*. Du reste, peu après la lettre à Marie Nordlinger, la même référence, accompagnée cette fois de nombreux détails, figurait dans le compte rendu des *Mémoires* de Mme de Boigne que Proust rédigea au début de 1907, et qui fut publié dans *Le Figaro* du 20 mars 1907, mais sans le long passage en question, qui avait été coupé :

Les poètes et les philosophes nous ont dit longtemps, que pour nous tous tant que nous sommes, même pour les plus grands, notre vie était promise à l'immense oubli qui en quelques années dévore et abolit ce qui paraissait le plus assuré de durer dans la mémoire des hommes. Mais voici que les archéologues et les archivistes nous montrent, au contraire, que rien n'est oublié, rien n'est détruit, que la plus chétive circonstance de la vie, la plus éloignée de nous, est allée marquer son sillon dans les immenses catacombes du passé où l'humanité raconte sa vie heure par heure (*EA*, p. 925).

Le thème était déjà celui de l'exhaustivité de la mémoire historique, indifférente aux hiérarchies, accordant autant de valeur aux faits divers, aux « oiseux détails », aux « vains plaisirs », aux « divertissements », qu'aux grandes batailles. Et l'exemple était celui-ci :

Comment Assourbanipal s’y prenait quand il voulait donner une chasse en l’honneur d’Oummani-gâsh, d’Oummanappa, de Tamaritou et de Koudourrou, dans les tirés voisins de Dour-Sharoukin, les divers épisodes des battues, les incidents du lancer, la mise à mort du gros gibier, le luxe du déjeuner servi sur le terrain de chasse dans un pavillon, l’exagération même des tableaux (Tiglath-Phalazar se vantant d’avoir tué cent vingt lions), le retour des invités, nous savons tout cela avec la même exactitude que s’il s’agissait des battues de Bois-Boudran ou des laisser-courre de Vallière (EA, p. 925).

Proust laisse encore longtemps courir sa plume en comparant les chroniques de François Ferrari à la rubrique « Le Monde et la Ville », dans *Le Figaro*, sur les réceptions des Greffulhe à Bois-Boudran ou à Vallière, aux récits de Maspero détaillant « les noms des lévriers que les piqueurs tiennent en laisse, Abaïkaro, Pouhtes, Togrou ». Même si l’article était bien plus complaisant que le roman, accumulait les noms propres, citait abondamment, la thèse était la même, portant sur la manière dont l’histoire peut renverser les proportions entre les événements majeurs et mineurs de l’actualité. Plus expéditif, le passage de *À l’ombre des jeunes filles en fleurs* n’en est pas moins complexe et suggestif : M. de Norpois se souvient du geste incongru et inachevé du héros le jour du dîner chez les parents du jeune homme et, des années plus tard, il le relate dans un salon, comme Maspero retrouvait les détails les plus minces des chasses d’Assourbanipal, le nom des invités ou des chiens. Ainsi, rien ne s’oublie et tout se conserve, ou peut être conservé. La page donne lieu à une rencontre entre une analyse de l’image que l’autre se fait de nous-mêmes et une réflexion sur la mémoire et l’oubli. Le « potin » est une matière importante du roman de Proust, la mémoire des choses infimes, honteuses parfois, ici rachetées. Le héros a éprouvé de la honte à la suite de son geste de tendresse envers M. de Norpois, il a espéré que cet incident serait définitivement enterré, que nul ne s’en souviendrait, qu’il ne reviendrait pas le hanter, mais, comme un crime inexpiable, une occasion de honte ne s’oublie jamais.

L’écume de la mondanité est conservée par la littérature comme trésor complet de la culture. Proust insiste sur la mémoire de la littérature, qui se souvient de tout, comme un abîme sans fond, individuel et collectif. C’est cet abîme qu’il nous revient d’explorer, de détailler. Nous nous en faisons les archéologues, mais, moins positivistes en cela que nos ancêtres, la génération des Gaston Maspero, notre exploration du réseau culturel du roman et de sa genèse vise la genèse de cas moraux, grands et petits, qu’il ne cesse de poser.

*

Toute une culture se tapit dans le roman, mais il dépend aussi du hasard que nous l’y retrouvons. Un trait commun à la mémoire et à l’éthique proustiennes, celles de l’œuvre comme celles que requiert son étude et qui doivent inspirer ceux qui décident de lui consacrer des recherches, c’est l’aléa, la reconnaissance du hasard. Tout peut sans doute être conservé, mais tout ne l’est pas. Et tout n’est pas dans tout. C’est pourquoi les interprétations intertextuelles comme les lectures existentielles du roman demandent beaucoup de prudence. Sans doute les découvertes relatives à la genèse peuvent-elles donner plus de poids au déchiffrement d’une allusion, mais rares sont les preuves irréfutables, et la logique de la mémoire culturelle comme celle des cas de conscience peut être hautement capricieuse.

L'ouverture de « Combray » est pour le lecteur une initiation au hasard, et cette leçon, le critique doit la garder à l'esprit. Le narrateur se propose de donner à son récit l'ordre non de la chronologie, mais du retour arbitraire des souvenirs. Sans doute le spectre de la chronologie s'impose-t-il peu à peu dans le déroulement de l'intrigue, mais, aux premières pages de « Combray », le narrateur est perdu, égaré dans les méandres des chambres du souvenir, entre Paris, Combray, Balbec, Doncières et Tansonville : « Un homme qui dort, tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes » (I, p. 5). Mais, à son réveil, il passe par un moment d'égarement, incertain de la chambre où il se trouve :

[...] quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais ; j'avais seulement dans sa simplicité première, le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal ; [...] quand je me réveillais ainsi, mon esprit s'agitait pour chercher, sans y réussir, à savoir où j'étais, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années (I, p. 5-6).

Ce sentiment d'inquiétude, de trouble physique, de corps déconcerté, la recherche doit parvenir à le transmettre dans sa précieuse précision :

Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux, de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi, tandis qu'autour de lui les murs invisibles, changeant de place selon la forme de la pièce imaginée, tourbillonnaient dans les ténèbres (I, p. 6).

Le départ du roman est livré au hasard. Tout est en mémoire, ou presque tout, mais se présentera suivant un ordre non intentionnel, celui du lapsus :

[...] le branle était donné à ma mémoire ; [...] je passais la plus grande partie de la nuit à me rappeler notre vie d'autrefois, à Combray chez ma grand-tante, à Balbec, à Paris, à Doncières, à Venise, ailleurs encore, à me rappeler les lieux, les personnes que j'y avais connues, ce que j'avais vu d'elles, ce qu'on m'en avait raconté (I, p. 9).

Ainsi s'annonce un roman qui n'aura pas lieu, un roman peut-être impossible : le récit sera à peu près fidèle à la chronologie, malgré de grandes analepses et prolepses, mais il ne donnera pas les souvenirs suivant les rayons d'un carrefour en forêt, comme dans un jardin des sentiers qui bifurquent. Reste que la mémoire est d'abord associée à la dispersion, à l'égarement, à la perte de soi, à la surprise de se retrouver, comme si on « assistait à sa propre absence ». C'est sur le caractère aléatoire, arbitraire, capricieux de la mémoire, inséparable de l'oubli, soumise aux intermittences, que le roman insiste. Avant l'épisode de la madeleine, il propose comme modèle du retour du passé celui de la légende celtique :

Mort à jamais ? C'était possible.

Il y a beaucoup de hasard en tout ceci, et un second hasard, celui de notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les faveurs du premier.

Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous.

Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel), que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas (I, p. 43-44).

Admettre le rôle du hasard dans la recherche, qu'est-ce que cela veut dire ? Que l'œuvre gardera ses secrets, que ni la génétique ni l'intertextualité, aussi efficaces qu'elles soient devenues aujourd'hui – car les humanités numériques les rendent encore plus redoutables : combien d'allusions de Proust ont-elles été résolues par Google ? –, nous ne saurons jamais tout. Admettre le rôle du hasard, c'est reconnaître qu'il y a une grâce du chercheur, un flair, une intuition, et que sans elle, il n'ira pas loin. Sans doute assistons-nous à un renouveau des études proustiennes – dans les directions que j'ai tenté d'indiquer. Mais restons conscients de la modestie de nos démarches.

ANTOINE COMPAGNON est professeur au Collège de France, chaire de littérature française moderne et contemporaine, et à l'Université Columbia (New York). De Proust, il a édité aux Éditions Gallimard *Sodome et Gomorrhe* (« Bibliothèque de la Pléiade », 1988), *Du côté de chez Swann* (« Folio ») et les *Carnets* (2002). Il est notamment l'auteur de *Proust entre deux siècles* (Seuil, 1989), *Le Démon de la théorie* (Seuil, 1998), *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes* (Gallimard, 2005), et *Le Cas Bernard Fay. Du Collège de France à l'indignité nationale* (Gallimard, 2009). *Proust, la mémoire et la littérature* (Odile Jacob, 2009) et *Morales de Proust (Cahiers de littérature française, n° 9-10, 2010)* rassemblent deux de ses séminaires récents au Collège de France, où un troisième cours a porté sur « Proust en 1913 ».

antoine.compagnon@college-de-france.fr

Résumés

Renaissances proustiennes

Quels sont les lieux principaux du renouveau des études proustiennes en ce début du XXI^e siècle ? L'approche historique ou contextuelle de l'œuvre, au sens large de l'histoire culturelle qui s'est beaucoup développée dans les études sur les littératures et les arts des XIX^e et XX^e siècles, a permis de faire se rejoindre les méthodes de la génétique et d'une intertextualité désormais élargie à l'ensemble de la culture contemporaine de Proust. Le roman en est le lieu d'une mémoire intégrale. Un second domaine dans lequel les recherches proustiennes ont été très riches durant la période récente a été celui de la philosophie morale, à la suite du « tournant éthique » des études littéraires au cours des années 1990. On étudie une page de la *Recherche* qui, en établissant une analogie entre le commérage, révélateur du fonctionnement des relations entre les hommes, et l'archéologie, constitue un encouragement à croiser éthique et histoire culturelle dans l'approche de l'œuvre.

At the beginning of the 21st century, which new paths are Proust studies following? The historical or contextual approach, in the wider sense of cultural studies (with its important recent development in the area of 19th-20th centuries literature and arts) has allowed us to unite genetic and intertextual (in the wider sense of intercultural) studies. The novel wholly captures the memory of culture in Proust's time. A second area in which Proust studies have richly developed recently is that of moral philosophy, in the wake of the 1990s "ethical turn" in literary studies. We look into a passage from *À la recherche* which, as it establishes an analogy between gossip, indicative of human relationships, and archaeology, validates this crossing between ethics and cultural history as a new research area in the study of the novel.

Welchen Weg werden die wieder auflebenden Proust-Studien zu Beginn dieses 21. Jahrhunderts einschlagen? Der historische und kontextuelle Ansatz im weiteren Sinne der Cultural Studies, die sich im Bereich der Literatur und der Kunst des 19. und 20. Jahrhunderts stark entwickelt haben, hat es ermöglicht, die Methoden der Genetik und der Intertextualität (nunmehr ausgedehnt auf Prousts gesamtes zeitgenössisches kulturelles Werk) zusammenfließen zu lassen. Der Roman ist ein vollständiger Ausdruck davon. Ein zweiter Bereich, in welchem sich die Proust-Studien in letzter Zeit stark entwickelt haben, ist jener der Moralphilosophie, infolge des „ethical turn“ in der Literaturwissenschaft in den 1990er Jahren. Wir betrachten hier eine Seite von *Auf der Suche nach der verlorenen Zeit*, die, indem sie eine Analogie zwischen dem Geschwätz als Ausdruck menschlicher Beziehungen und der Archäologie herstellt, zu dieser Kreuzung von Ethik und kultureller Geschichte als neuer Forschungsansatz für die Untersuchung dieses Romans anregt.

¿Cuáles son los principales lugares de la renovación de los estudios proustianos en estos comienzos del siglo XXI? El enfoque histórico o contextual de la obra –en el sentido amplio de la historia cultural que se ha desarrollado notablemente en los estudios de la literatura y las artes de los siglos XIX y XX– ha permitido conjugar los métodos de la genética y de una intertextualidad que abarca actualmente el conjunto de la cultura contemporánea de Proust. La novela es la sede de una memoria integral. Un segundo campo, en el que las investigaciones proustianas han sido muy ricas en un periodo reciente, ha sido el de la filosofía moral, como consecuencia del “giro ético” de los estudios literarios en el curso de los años noventa. Se estudia aquí una página de *En busca...* que, estableciendo una analogía entre el chisme, revelador del funcionamiento de las relaciones entre los hombres, y la arqueología, constituye un incentivo para entrecruzar ética e historia cultural en el análisis de la obra.

Quali sono i luoghi principali del rinnovamento degli studi proustiani in questo avvio del XXI secolo? L'analisi storica o contestuale dell'opera, nel senso ampio della storia culturale che si è largamente sviluppata negli studi sulla letteratura e le arti del XIX e XX secolo, ha consentito di far interagire la genetica testuale e l'analisi delle intertestualità ormai estesa a tutta la cultura contemporanea a Proust. Il romanzo, infatti, ne è il luogo di una memoria integrale. Un secondo campo in cui le indagini recenti sull'opera proustiana si sono rivelate vitali e feconde è stato quello della filosofia morale, sulla scorta della “svolta etica” degli studi letterari nel corso degli anni Novanta. Si propone inoltre l'analisi di una pagina della *Recherche* che, stabilendo un'analogia fra il chiacchiericcio come spia del funzionamento dei rapporti umani, e l'archeologia, rappresenta un incoraggiamento a congiungere etica e storia culturale nello studio del romanzo.

Quais são os principais espaços da renovação dos estudos proustianos, neste início do século XXI? A abordagem histórica ou contextual da obra, no sentido lato de história cultural que se tem generalizado no estudo das literaturas e artes dos séculos XIX e XX, aproximou os métodos da genética e de uma intertextualidade que abrange toda a cultura contemporânea a Proust. O romance presta-se a ser o espaço de uma memória integral. Um segundo espaço de opulência nos estudos proustianos recentes tem sido a filosofia moral, na esteira da “viragem ética” registada pelos estudos literários na década de 1990. Em estudo está uma página da *Recherche* que estabelece uma analogia entre a bisbilhoteira (fofoca), reveladora dos mecanismos de relação pessoal, e a arqueologia, resultando em incentivo para o cruzamento de ética e história cultural no estudo da obra.